

---

## Histoires d'un dossier

---

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/747>

DOI : 10.4000/labyrinthe.747

ISSN : 1950-6031

**Éditeur**

Hermann

**Édition imprimée**

Date de publication : 20 avril 2005

Pagination : 7-9

**Référence électronique**

« Histoires d'un dossier », *Labyrinthe* [En ligne], 20 | 2005 (1), mis en ligne le 25 juin 2008, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/747> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/labyrinthe.747>

---

# éditorial

## Histoires d'un dossier.

Parmi les propositions d'aperçus et d'articles qui nous parviennent, l'une d'elles, reçue par la rédaction en octobre 2003, a suscité au sein du comité un intérêt lié à plusieurs des problèmes qu'elle soulevait. À l'occasion d'un compte rendu de colloque, était interrogée la place des sciences de la cognition vis-à-vis des disciplines historiques et sociales, de la philosophie, des arts et de la littérature. Certaines reconfigurations disciplinaires auxquelles nous avons le sentiment d'assister, ainsi que l'attrait de plus en plus significatif éveillé par les sciences de la cognition en dehors de leurs programmes de recherche initiaux, nous avaient semblé mériter une expertise et une confrontation approfondies dans le cadre d'un dossier, afin de confirmer quelques ressentiments sur l'actualité de nos savoirs et d'évacuer quelques préjugés fondés sur d'ancêtres *a priori*. Pouvions-nous ainsi établir un parallèle entre le «cognitivism» et le structuralisme\*, envisagés comme paradigmes englobants, chacun à leur époque\*\* ? Comment des savoirs spécifiques pouvaient-ils entraîner si facilement les caricatures (internes et externes) ? Comment faire la part entre l'effet de mode créé par la prolifération des référé-

rences dans un espace de recherche ultra-productiviste et par une visibilité institutionnelle inédite dans certains lieux traditionnels, et la solidité des cadres théoriques et des propositions interdisciplinaires ?

Un débat méritait d'être lancé, qui lèverait ces incertitudes dans un dossier fourni et fidèle à l'esprit de *Labyrinthe*, au croisement des pensées et dans un geste de construction collective.

Confessons-le, une bonne partie des responsables de la revue est très critique envers la position institutionnelle que prennent aujourd'hui les sciences de la cognition dans les lieux de recherche publique. Les plus incisifs dénonçaient une stratégie de pouvoir. Hypothèse qui pouvait se vérifier, pensions-nous – mais qui ne signifiait pas forcément la faiblesse d'un projet intellectuel, fort différencié au demeurant. D'autres ne voyaient là que préjugés, et plaidaient pour obtenir une vision plus exacte des dites sciences de la cognition. Par-delà les divergences, un désir commun d'enquête se dessinait donc. Trouver un angle d'attaque qui fût juste, et des auteurs compétents, susceptibles de prendre la distance nécessaire, de cartographier les champs disciplinaires en question et de s'interroger sur les présupposés théoriques, ne se fit que lentement. Nous ne voulions

ni d'un procès à charge, ni, assurément, d'une simple profession de foi proclamant que la « cognition » s'inscrit dans la marche de l'histoire. Il valait la peine de remettre en perspective les tendances informant ces discours, dans leurs rapports internes et dans leur dimension historique. Les usages de la scientificité (souvent bien légers, parfois fort lourds) invitaient aux commentaires, hors d'un horizon où tout est déjà réglé d'avance. Nous espérons mettre au jour la pertinence de ces pratiques et les limites de leur application.

À l'heure où des disciplines jusqu'ici peu concernées (comme la critique littéraire ou la sociologie) semblent revendiquer des protocoles éprouvés ailleurs, l'analyse des relations entre la validité épistémologique et les fonctionnements institutionnels s'imposait. En d'autres termes, nous avons ouvert un champ d'expérimentation consacré à des pratiques supposées interdisciplinaires : nous étions en plein cœur de l'« actualité de la recherche ». Toutes les conditions paraissaient donc réunies pour que nous obtenions un numéro de *Labyrinthe* qui nous satisfît.

Or, si les articles de ce dossier, pris séparément, ont des mérites certains – et nous tenons à remercier ici encore chaque contributeur pour la qualité de son travail individuel – ce que nous donnons

à lire aujourd'hui ne correspond encore qu'imparfaitement à nos ambitions. Certes, l'on retrouve bien dans cet ensemble de textes la problématique qui nous importait, celle d'une articulation entre les sciences cognitives, les sciences sociales et la philosophie notamment : en ce sens, la ligne directrice initiale a été suivie et certains points du débat ont été discutés et clarifiés. Mais le lecteur pourra avoir le sentiment que les questions sont davantage envisagées d'un point de vue « sectoriel », et non dans une perspective théorique situant précisément la discussion hors des logiques disciplinaires. En somme, si l'effort cartographique est bien manifeste, le résultat demeure lacunaire et les routes qui relient les différents domaines explorés restent à tracer. Une certaine unité se dessine autour de la place des sciences du langage au sein de la constellation de la cognition ; le caractère plus disparate des autres textes peut malgré tout donner l'impression d'un trop grand éclatement. Plusieurs raisons peuvent ici être invoquées, aucune n'étant d'ailleurs exclusive.

La première tient à nos hésitations initiales, qui ont sans doute rendu plus difficile la mise au point d'un questionnaire commun. Fallait-il commencer par examiner spécifiquement la dimension institutionnelle et « profes-

sionnelle» des sciences cognitives (départements universitaires, budgets, filières, recrutement, etc.) dans le but de dévoiler les fameuses «stratégies» à l'œuvre? Ou par retracer l'histoire du développement théorique de ces sciences en France? Devions-nous d'emblée cerner les univers intellectuels en concurrence, autour de certaines notions cardinales, comme celle de «langue», par exemple? Ne devions-nous pas plutôt, avant d'interroger la pertinence des théories sous-jacentes, nous pencher d'abord sur les tentacules de la pieuvre? Sans doute trouve-t-on des traces, dans le dossier, de toutes ces pistes qu'il eût fallu identifier plus clairement.

Les obstacles inhabituels rencontrés pour construire ce numéro ne nous semblent en rien contingents, mais bien spécifiques à son objet – comme si nous avions rencontré une réponse en acte à certaines de nos questions: l'absence de retour à nos appels à contribution, largement diffusés, l'impossibilité de

trouver des auteurs valables nous expliquant l'apport des sciences de la cognition à certains secteurs des sciences humaines, mais surtout la difficulté à mettre en place un travail de groupe digne de ce nom. Tout cela (entre autres) nous paraît symptomatique.

Au regard de l'expérience qui est la nôtre, les discussions sérieuses sur les sciences de la cognition semblent en effet quasiment impossibles. Soit on les rejette en bloc, soit on n'en parle qu'avec les convertis; rien n'est moins facile que de contrecarrer cette logique manichéenne. Quand, enfin, on parvient à réunir, tant bien que mal, des contributeurs d'horizons divers, le risque est grand (et pas toujours conjuré) qu'une sorte de réserve bien-séante, ou, pis, d'autisme disciplinaire empêche de travailler réellement ensemble. Nous voulons croire que ce numéro, dans ses imperfections comme dans ses réussites, représente un pas pour sortir de telle ornière.

La rédaction

---

\* «Structuralisme» est à prendre ici au sens strict, celui de programme scientifique, en suivant la thèse de Jean-Claude Milner, qui le définit comme l'intégration «au domaine de la science galiléenne, originellement liée à la seule nature, des objets censés relever de la culture, sans pourtant qu'ils soient du même coup naturalisés». Quatrième de couverture du *Périple structural – figures et*

---

*paradigme*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2002 ; voir aussi p. 179-241, « Le paradigme : programme de recherche et mouvement d'opinion », et plus spécifiquement les pages 193-202.

\*\* L'avènement du plus récent aurait été en outre prédit et appelé par le promoteur principal du plus ancien, Claude Lévi-Strauss dans le « Finale » de *L'Homme nu* : « [...] les sciences humaines n'existent pas seules ni de plein droit. Comme ces moitiés que les ethnologues étudient dans les sociétés dualistes, une relation de réciprocité, n'excluant pas mais bien au contraire impliquant une dissymétrie constitutive, les unit et les subordonne en même temps aux sciences exactes et naturelles. [...] Ni la philosophie, ni l'art ne peuvent donc se bercer de l'illusion qu'il leur suffit d'accepter le dialogue avec les sciences humaines, souvent d'ailleurs dans une intention de rapine, pour parvenir à se relever. L'un et l'autre, si souvent dédaigneux du savoir scientifique, doivent savoir qu'en interpellant les sciences humaines, on noue le dialogue avec les sciences physiques et naturelles et qu'on leur rend l'hommage, même si *c'est provisoirement par personne interposée.* » dans *Mythologiques 4, L'Homme nu*, Paris, Plon, 1971, p. 524-525. Nous soulignons.